

PERSISTANCE DE L'ESPRIT ANTI-NAPOLEONNIEN

DANS LE CONTE ESPAGNOL

(2e moitié du XIXe siècle, début du XXe)

par

Nelly CLEMESY
Université de Nice

Comme chacun sait, le Conte littéraire s'est développé au XIXe siècle en Espagne à l'ombre du roman. Il apparaît très lié au *Costumbrismo*, à l'aube du réalisme, et il gardera longtemps des liens privilégiés avec ce genre mineur dont il est, dans certains cas, difficile de le distinguer. Après avoir acquis son autonomie dans les dernières décennies du siècle, le Conte a connu un essor considérable auprès des lecteurs de la presse périodique et même quotidienne qui a été son mode de diffusion par excellence. En consultant les principales revues qui publiaient régulièrement ces courts récits et les recueils d'auteurs parus en librairie, on constate que l'histoire nationale a souvent inspiré les conteurs espagnols de la deuxième partie du XIXe siècle et du début du XXe. Cependant, alors que certains thèmes comme la guerre d'Afrique ou de Cuba sont restés purement circonstanciels, on observe que le thème de l'invasion napoléonienne et de la Guerre d'Indépendance a très longtemps survécu à l'événement. Nous nous sommes donc proposé d'examiner comment ce thème a été traité, s'il a été porteur d'une idéologie, dans quelle mesure il a pu évoluer dans le temps et enfin nous avons tenté de déterminer quelle signification on peut accorder à sa longue survivance.

Les contes de la Guerre d'Indépendance obéissent de toute évidence aux lois du roman historique, ils sont donnés pour véridiques, s'appuient parfois sur des sources contrôlables, indiquées dans divers cas par l'auteur¹. Ils sont toujours bien ancrés dans un temps et un espace précis. Ils se présentent sous forme d'anecdotes ou d'épisodes, appellations qui figurent souvent dans les titres ou les sous-titres. Bien entendu, ce sont là des faux-semblants, des procédés littéraires bien connus, mis au service de la fiction. On est de fait en présence de

reconstructions intellectuelles subjectives et c'est en tant que telles que ces récits projettent une certaine image de l'histoire nationale. Les premières narrations de ce type, ayant trait à la période napoléonienne, apparaissent approximativement à l'époque à laquelle sont publiés également les premiers romans d'aventures contemporaines dédiées à la Guerre d'Indépendance. Romans feuilletons par livraison, remontant pour l'un d'eux à 1845 et pour quelques autres aux années 1863-1864². En matière de narrations brèves, P.A. de Alarcón reste jusqu'à nouvel ordre le précurseur avec cinq de ses *Historietas nacionales*, parues entre 1854 et 1861. Ces sortes de contes à caractère patriotique continueront d'exister durant toute la Restauration, certains d'entre eux ont été publiés à des dates anniversaires des événements les plus marquants du conflit franco-espagnol, et on en rencontre encore durant toute la première décennie du XXe siècle.

Le corpus que nous avons pu réunir pour cette étude n'est certes pas exhaustif, tant s'en faut, mais, dans leur diversité, les contes que nous avons analysés constituent un ensemble qui nous a paru signifiant en ce qui concerne l'image qui est donnée de Napoléon et des Français ainsi que du comportement des Espagnols vis-à-vis de l'Empereur et des siens. L'unité de cet ensemble est en effet assurée par la persistance d'un esprit anti-napoléonien qui entraîne avec lui la manifestation d'un esprit anti-français.

Parmi les auteurs de ces récits, il y a des écrivains et des conteurs bien connus en leur temps, tels : Alarcón, le Père Coloma, Ortega y Munilla, Fernanflor, Eduardo de Palacio, Luis Maldonado, Luis Taboada, etc., et même tardivement, Emilia Pardo Bazán. D'autres noms l'étaient beaucoup moins et sont inconnus de nos jours.

Venons-en donc tout d'abord à l'image qui est donnée des Français dans ces contes. C'est une image totalement négative, fondée sur des défauts et des vices qui ne diffèrent pas de ceux imputés aux soldats de Napoléon par les Espagnols de la Guerre d'Indépendance ; défauts et vices mentionnés à partir de cette époque dans des écrits de toute nature et transmis aussi par la tradition orale. Les anecdotes relatées font apparaître une soldatesque grossière et brutale dont la férocité et la cruauté sont fortement soulignées. Les Français blessent et tuent les civils innocents sans épargner ni femmes, ni enfants, ni vieillards. Ils se vengent sur la population des attaques des résistants armés et ignorent la clémence. Ce sont par ailleurs, des trousseurs de jupons, courtisant sans vergogne et violant les femmes. Ce sont des pillards qui ne respectent rien. Ortega y Munilla les compare à "*une nuée de sauterelles*" qui a envahi le pays³. Eduardo de Palacio les traite, lui, de "*bandits des grands chemins*" et il ne perd pas l'occasion de les montrer victimes de leur vice en se moquant d'eux par la bouche d'un de ses personnages combattant à Bailén :

" *¿ Si no puen defenderse siquiera ! observaba uno que fue lancero de tanda. ¿ No veis ca hombre paese un baratijo, cargao de ropa ?*"⁴

Un autre trait considéré comme bien français revient à la manière d'un leit-motiv. L'ennemi est gros mangeur et gourmand. Il est aussi grand buveur et s'enivre très souvent. Enfin, et c'est là un de leurs pires vices, les Français sont des incroyants, ce sont les dignes fils de la Révolution de 89. Ils blasphèment sans cesse, insultent, molestent et même assassinent des ministres du culte. Ils se comportent en vandales dans les églises et les couvents, s'appropriant les trésors sacrés.

De l'ensemble de ces contes, il se dégage donc une image stéréotypée qui s'inscrit certes sur un fond de vérité historique attestée mais cette image est en même temps dans le droit fil de celle qu'on rencontre dans toute une littérature populaire satirique de l'Espagne napoléonienne des années 1808-1814. Une production qui dès cette époque a fortement contribué à la création de cette sorte de portrait mythique du Français que nous venons de brosser⁵. Chez les conteurs réalistes, avec le recul du temps et une appréciation des faits moins passionnée, un trait néanmoins a disparu de ce portrait. On n'y relève plus cette accusation de lâcheté, de couardise, qui fut si souvent portée contre le soldat napoléonien durant la Guerre d'Espagne. Globalement néanmoins, force est de conclure à une volonté de la part des conteurs, de perpétuer dans l'esprit du lecteur le souvenir odieux, méprisable et risible aussi du Français.

Si l'on excepte les simples mentions ou brèves interventions de quelques généraux et maréchaux (Godinot, Dupont, Suchet, Soult, Masséna, Ney,...) les grandes figures historiques les plus souvent évoquées sont Murat, Joseph Bonaparte et Napoléon. C'est-à-dire celles qui concentrèrent les satires les plus violentes au temps de l'occupation française. Là encore, les conteurs ont retenu les traits négatifs les plus saillants et déjà entrés pour ainsi dire dans la légende populaire espagnole.

Le Duc de Berg est la vanité incarnée, on le ridiculise pour ses goûts vestimentaires ostentatoires ; "Fernanflor", dans son récit **Madrid la Vispera** fait s'exclamer les manolas sur le passage de Murat : "*¿ Miste qué Dios; Si parece un loro a caballo !*" et sur un ton moqueur l'auteur évoque l'assurance aveugle qui fit se méprendre le Maréchal sur l'état d'esprit de la population madrilène à la veille du 2 mai⁶. Joseph Bonaparte, lui, est méprisé pour sa soumission totale à son frère dont il n'est que "le laquais", écrit Rodríguez Chaves qui insiste lui aussi sur l'incapacité à gouverner et sa maladresse à vouloir s'adapter aux us et coutumes nationales⁷. Divers auteurs reprenant une expression maintes fois utilisée pour désigner le souverain,

l'appellent "*su majestad intrusa*" et c'est l'habituel sobriquet de Pepe Botellas qui demeure l'instrument constant de la dérision.

Cependant, c'est sur la personne de Napoléon que s'accumulent les traits accusateurs les plus durs. L'Empereur demeure dans les contes le grand responsable de tous les maux dont l'Espagne a souffert en ce début de XIXe siècle. Il est l'usurpateur, le tyran, le voleur ; le Père Coloma le traite de "*brigand, ravisseur de trônes et de couronnes*"⁸, il est qualifié aussi avec dédain d'imposteur, de parvenu. Souvent, il est fait allusion à lui sans le nommer, les narrateurs maniant alors l'antiphrase reprennent des clichés traditionnels : "*El gran Corso*", "*el Capitán del siglo*". De tous les sobriquets populaires un seul le poursuit encore, le fameux : Napoladrón qui, sous la plume d'Emilia Pardo Bazán, dans un conte de date tardive (1918) résume à lui seul toute une époque⁹.

Quant aux adjectifs les plus fréquents dont l'Empereur est doté, ce sont "cruel", et "pérfido". Il y a là, on le voit, une image très appauvrie dans l'expression, par rapport à celle qui a été élaborée dès les années 1808, mais l'héritage porte sur les aspects primordiaux. C'est encore l'orgueil de Napoléon qui fait l'objet de la satire des conteurs. Le meilleur exemple en est celui que nous donne un autre conte d'Emilia Pardo Bazán : **Volunto** dans lequel prédomine une fine ironie¹⁰. Enfin, l'accusation d'impiété persiste ; déjà en 1857, Alarcón dans **Viva el Papa !** avait présenté Napoléon comme le bourreau du Pape Pie VII et comparé le traitement enduré par le pontife avec le martyre du Christ¹¹. Dans **Cuento del año Ocho** d'Ortega y Munilla, c'est un moine qui jette l'anathème. Sans doute l'auteur semble n'engager que son personnage à qui il fait dire :

"¡Esta Francia, ese extranjero, está en poder de Satáns ¡después de haberle cortado la cabeza al Rey, al representante de Dios, osan poner la mano en lo más respetable !"

(en l'occurrence l'Eglise et ses trésors religieux).

Néanmoins dans le contexte, aucune intervention de l'écrivain ne vient infirmer l'opinion qui est partagée dans la fiction par un groupe de personnages explicitement présentés comme de bons patriotes. De la sorte, le souvenir odieux d'un Napoléon satanique et d'une révolution française sacrilège, tend insidieusement à s'imposer au lecteur de la Restauration alphonsine, sensibilisé à la question religieuse par le climat idéologique de l'Espagne de son temps¹². Le Père Coloma lui, attaque de front, s'en prenant ouvertement et violemment à Napoléon dans **Juan y Medio y Medio Juan**. Il y affirme que l'Empereur, ce parvenu, sectaire de la Révolution de 89 en lançant ses troupes sur l'Espagne est le grand responsable de la propagation de l'athéisme d'où découlent tous les vices de la société moderne. Tout à son didactisme-moral, le Père Jésuite bien connu pour ses convictions carlistes entendait influencer dans

le sens de ses propres points de vue réactionnaires sur des lecteurs qui débordaient de beaucoup le milieu néo-catholique des abonnés du *Mensajero del Sagrado Corazón de Jesús* 13.

On constate donc que dans ces contes patriotiques l'image de Napoléon et des Français s'inscrit dans une perspective négative qui n'a pas été bonifiée par le temps et qu'en particulier en reprenant des griefs d'ordre religieux exprimés dès l'époque de la Guerre d'Indépendance, cette image est mise au service d'une idéologie conservatrice, et dans certains cas franchement réactionnaire. La défense de la tradition catholique est d'ailleurs bien représentée dans les contes comme une des plus nobles motivations de la résistance espagnole à Napoléon. Les termes "croisade", l'expression "chien de français", les adjectifs "impie", "mécéants" rencontrés dans diverses narrations sont les principaux supports lexicaux autour desquels s'articule l'idée de lutte pour la foi.

De ces contes patriotiques émergent bien sûr d'autres valeurs fondamentales et, en premier, le désir d'indépendance. Les termes : envahisseur, esclavage, oppression, reviennent constamment pour définir la nature de la lutte à mort qui a été engagée par les Espagnols. Les protagonistes et autres actants des aventures relatées appartiennent surtout au petit peuple des cités, au bas clergé, à la paysannerie, et dans tous les cas ils incarnent l'idéal d'une Espagne profonde, une Espagne héroïque donnée en exemple au lecteur. Il y a également chez les conteurs une vision intelligente du conflit qui leur a fait mettre l'accent sur un des aspects les plus terre à terre de cette volonté d'indépendance, mais combien véridique dans la réalité quotidienne du temps. Dans plusieurs anecdotes correspondant au milieu paysan, les auteurs rendent bien compte de la haine féroce du cultivateur ou du berger devant les ravages causés aux récoltes et aux troupeaux par les Français¹⁴. La seule motivation qui demeure quelque peu dans l'ombre parmi celles que l'Histoire attribue aux Espagnols pour expliquer la résistance à Napoléon, est le loyalisme monarchique. On relève çà et là l'expression d'une pensée critique. Dès 1861, Torcuato Tarrago, auteur de **Juan Garcia** commentait ainsi la situation de 1808 :

"Matábanse entonces españolas y franceses, los unos por demasiado realistas y los otros por demasiado republicanos" 15.

ou encore dans **Los Dos Rivaless** de Ferrer y Lalana : *"España acudió al trono para combatir a su sombra y lo halló vacío"* 16. Reproche implicite aux deux derniers Bourbons de l'heure, mais qui ne met pas en question le principe de la royauté. De façon générale, la question monarchique est passée totalement sous silence, et le mot Patrie semble tout exprimer pour justifier la lutte populaire. Le nom de Ferdinand VII n'apparaît pas, le mot Roi non plus. Y a-t-il là un non-

dit qui pourrait s'expliquer du fait du caractère conflictuel revêtu depuis la naissance du carlisme par la question dynastique ? Plus sûrement sans doute, on y peut voir l'expression d'une assimilation implicite entre Patrie et Royauté de la part d'auteurs représentatifs d'une pensée traditionaliste.

Si l'on examine maintenant comment les conteurs réalistes ont représenté les Espagnols, on constate bien vite qu'ils ont cédé au manichéisme. Au dénigrement systématique dont les Français ont été l'objet, ils ont opposé une apologie tout aussi systématique et souvent dithyrambique de leurs compatriotes. Les écrivains vantent à l'envi le courage à toute épreuve des Espagnols de la Guerre d'Indépendance, l'audace, l'abnégation dont ils ont fait preuve sans distinction d'âge ni de sexe. On voit apparaître bien sûr dans ces anecdotes des manolas et des chisperos madrilénes, mais aussi cet apothicaire de **El Afrancesado** qui s'empoisonne en même temps que les officiers français qu'il a conviés à sa table. Il y a surtout nombre d'humbles paysans, tel ce "Juan Garcia" pasteur des Pyrénées devenu chef de musique d'un bataillon d'Infanterie. A Bailén, ignorant l'ordre de repli, resté seul vivant, il s'obstine à jouer l'hymne qui devait ranimer le courage espagnol et il peut mourir sûr de la victoire.

Bien des paysans et des pasteurs dans ce type de contes sont des êtres primitifs et les récits des combats sauvages qu'ils livrent ont une saveur épique. C'est le cas du très fameux **Carbonero Alcalde** de Alarcón, celui aussi du **Monaguillo de Valbreneda**, lequel aidé d'une troupe de gamins jette du haut d'un défilé des gerbes enflammées sur un détachement français¹⁷. Il y a encore ce pasteur à la force prodigieuse de **El paso del Pizarroso** : L'homme précipite des soldats à bout de bras du haut d'un pont. Le Maréchal Ney, seul Français magnanime de tous ces contes, promet la vie sauve à l'Espagnol s'il peut vaincre en combat singulier le plus vaillant de ses cuirassiers, une sorte de géant. Ney fera rendre les honneurs par ses troupes au pasteur invincible qui regagne ses montagnes. Comme on le constate, dans ce dernier récit publié l'année du Centenaire, le temps est arrivé où la légende tend à prendre le pas sur le vécu¹⁸.

Cette exaltation du courage hispanique dans sa pureté première, répond à une volonté d'affirmer la vaillance indomptable de l'homme espagnol à travers toute son histoire. Bien des conteurs d'ailleurs, par le biais des comparaisons qu'ils font, élèvent la Guerre d'Indépendance au niveau d'épopée nationale et haussent leurs personnages au rang de héros mythologiques, de l'Histoire ancienne ou de la tradition séculaire hispanique. Dans **El Carbonero Alcalde**, le Général Godinot ne peut s'empêcher d'admirer chez l'ennemi :

"La actitud antigua, clásica, espartana de aquellos montañeses" 19.

Le berger du Paso del Pizarroso a la force physique de García de Paredes et il est plus intrépide que Viriath²⁰. Dans un autre conte, les épouses et les mères espagnoles sont autant d'Hécubes et d'Andromagues²¹.

Si la vaillance exceptionnelle des Espagnols est mise en valeur dans tous ces récits, un certain nombre vantent en outre l'intelligence avec laquelle les patriotes inventent des ruses pour vaincre l'ennemi. Tout cela va dans le sens de l'affirmation de la supériorité hispanique. Les louanges des qualités espagnoles grâce auxquelles la victoire a été remportée sont bien liées à une volonté de flatter l'orgueil national très perceptible dans la façon dont certains conteurs valorisent la victoire. Celle-ci, ils le soulignent, a été arrachée à un ennemi auréolé de gloire militaire, un ennemi redoutable par sa puissance et sa force numérique. Ce fut, écrit un auteur : "*la lucha del pigmeo pueblo español contra el gigante imperio napoleónico*"²³. Un autre auteur affirme à propos de la Guerre d'Indépendance

*"Frente al ejército invasor aguerrido e invencible se improvisó otro bisoño, pero que llevaba el verbo del heroísmo. Iba a entablarse la lucha entre el genio de un hombre y el de un pueblo"*²⁴.

Bref, maintes fois revient l'affirmation que les Espagnols ont été les premiers à "*triunfar del vencedor de Europa*" à "*humiliar las Águilas imperiales*".

Certes, la férocité, la cruauté et même la trahison dont les Espagnols ont souvent usé envers les Français ne sont pas dissimulées dans les contes. Mais les auteurs n'expriment à ce sujet aucune réserve d'ordre moral. Si l'on excepte le cas particulier de El Extranjero de Alarcon²⁵, tous les actes de violence sont justifiés, légitimés, considérés comme héroïques. L'état d'esprit qui régnait au temps de la Guerre d'Indépendance chez les résistants populaires des villes et des campagnes a été repris en compte. Hommes ou femmes qui logent des soldats français les noient dans les puits ou les égorgent durant leur sommeil²⁶. "*María Rosa, la de Aldea Gómez*" qui donne son nom au conte de Luis Maldonado a maîtrisé elle-même l'officier qui la courtise pour que son fiancé puisse le poignarder. Elle sera donnée en exemple par D. Julián, le fameux guerillero de la région salmatine²⁷. Si Frasquito Lucas, dans le conte d'Eduardo de Palacio a quelque inquiétude pour son salut parce qu'il a vengé l'honneur de sa promise en assassinant un grenadier, le curé le rassure :

*"- Hijo, el asesinato es pecado grave, y... sólo Dios puede borrar el pecado, y... - Hombre, tratándose de franceses, puedo darte mi bendición, como te la doy, hijo mío"*²⁸.

Ces récits patriotiques ne se prêtent ni aux nuances ni aux demi-teintes. Les guerilleros y sont toujours considérés comme des patriotes à la conduite

irréprochable. Les conteurs ont délibérément, semble-t-il, ignoré le point de vue galdosien adopté dans un *Episodio* tel que *Juan Martín el Empecinado*. Le seul conteur à présenter Mina sous un jour défavorable est le Père Coloma mais le parti-pris qui inspire le Jésuite ne permet pas d'assimiler son attitude à celle de Galdós 29.

Par voie de conséquence, cette défense inconditionnelle des Espagnols dans les contes entraîne une définition simpliste du terme *afrancesado*. Ce dernier a toujours le sens de traître à la Patrie quelles que soient les motivations des personnages dans leur attitude profrançaise. Alarcón lorsqu'il évoque les dames de l'aristocratie gaditane dansant avec les officiers de l'Empire, remercie le ciel que ses propres aïeules n'aient pas été du nombre 30. Et, Rodríguez Chaves, dans *Un buen puyazo* lorsqu'il montre Moratín en compagnie de José Bonaparte, reproche à l'écrivain son "afrancesamiento littéraire aussi bien que politique" 31.

On est donc amené à constater que très généralement, le thème de la Guerre d'Indépendance chez les conteurs de la deuxième moitié du XIXe siècle et du début du XXe, a été traité dans une perspective traditionaliste relevant d'un esprit conservateur. Ecrits à l'intention des lecteurs des classes moyennes et de la bourgeoisie aisée, ces contes patriotiques ont eu sans doute une aussi longue survivance parce qu'ils apportaient à travers des images du passé un message utile au présent. Message qui a pu avoir une portée distincte en fonction des circonstances historiques espagnoles correspondant à la publication de ces contes. Célébrer l'Espagne héroïque et victorieuse des années 1808-1814 était de nature à conforter l'opinion au moment de la guerre d'Afrique. Donnons-en pour exemple le fait qu'Alarcón publie deux de ces *Historietas nacionales* : "El Carbonero Alcalde" et "El Angel de la Guarda" en 1859, date à laquelle paraît aussi son *Diario de un testigo de la Guerra de Africa*. Au cours des vingt premières années de la Restauration, dans une atmosphère de paix civile difficilement retrouvée, d'autres récits continueront de commémorer cette époque héroïque qui faisait l'objet d'un consensus national et flattait l'orgueil espagnol. Par contre, en fin de siècle, le choc suscité par la perte des colonies va remettre en cause l'idéal de grandeur de la nation espagnole. Désormais les conteurs s'emploient à raviver dans l'esprit de leurs lecteurs, un patriotisme défaillant, ils adressent un message souvent teinté de mélancolie. On en peut juger notamment avec *De Antano a Hogano*, novela corta, de Juan José Lozano qui achève ainsi le récit des exploits d'un héros du 2 mai :

*" ¡Pobre tío Martín ! Ya desapareció contigo
aquella generación. ¡Plegue al cielo que no
haya también desaparecido aquella raza !,
tanto va de antaño a hogaño !" 32.*

ou encore dans **Bravuras de nuestros antepasados**, évocation sur un ton doux amer de l'oubli dans lequel sont tombées les gloires d'antan, cette expression finale de Luis Taboada : "*¡Quién hubiera nacido hace cien años !*" 33.

En conclusion, il est donc permis d'affirmer que le thème de la Guerre d'Indépendance a servi pour maintenir vivante dans la conscience nationale l'idéal d'une Espagne forte et invincible. Les auteurs des contes ont été amenés ainsi à élaborer une image simplifiée et partielle de Napoléon et des Français en pratiquant le dénigrement systématique qui a fonctionné comme un repoussoir pour mieux faire valoir l'Espagne et les Espagnols.

*

NOTES

1. Not., Juan José Lozano, dont le récit : *De Antaño a Hogaño* fut primé en 1901 au Concours Littéraire de Blanco y Negro, se réfère textuellement à *La Gaceta* de 1808 et à *La Guia de Madrid* de 1876, de Fernández de los Ríos.
2. J.I. Ferreras, La novela por entregas 1840-1900, Madrid, Taurus, 1972, 267-269.
3. "*En aquella bendita época en que nuestros padres se ocupaban en arrojar de Espana la plaga de franceses que nos cayeron encima a modo de destructora langosta*", "Cuento del año Ocho". Mis mejores cuentos, Madrid, s.d. 1884 ?, p. 9.
4. "Frasquito Lucas", Blanco y Negro, 1896, 16 abril, N° 259.
5. Cf. Not. Louis Trenard, "La résistance espagnole à l'invasion napoléonienne (1808-1814)", Actes du quatre-vingt-quatorzième Congrès national des Sociétés savantes, Pau 1969, Paris, B.N. 1971, 243-282.
6. Op.cit., Cuentos, Madrid, 1904, 103-111.
7. Angel Rodríguez Chaves, "Un buen puyazo", Cuentos de varia épocas, Madrid, 1885, 162-171.
8. "El gran bandolero de tronos y coronas, Napoléon Bonaparte", "Medio Juan y Juan y Medio (episodio de 1812)", Lecturas recreativas, Bilbao, Sagrado Corazón de Jesús, 1884, 159.
9. "El Cáliz", Blanco y Negro, 1918, N° 1398 ; O.C. Aguilar, Madrid III, 211-213.
10. Op.cit., Blanco y Negro, 1910, N° 1014 ; O.C. Aguilar, Madrid, III, 208-210.
11. Op.cit., El Semanario pintoresco español, 1857, O.C. Madrid, Fax, 1954, 116-121.

12. Op.cit., Madrid, S.d. 1884 ? ; 7-24.
13. Op.cit., Lecturas recreativas, Bilbao, 1884, 145-172. Les Contes de l'auteur furent édités dans la revue des Jésuites citée par nous dans l'article.
14. Cf. not., "Frasquito Lucas", op.cit. ; "María Rosa la de Aldea Gómez", de Luis Maldonado, Del campo a la ciudad, Madrid, 1a ed. 1903, 189-194 ; "El paso del Pizarroso", de Emigdio Plasencia, El Liberal, 1 Mayo, 1808.
15. Op.cit., El Museo Universal, 48, 1-XII, 1861, 378-379.
16. Op.cit., Blanco y Negro, N° 209, 4, V, 1895.
17. Angel Rodríguez Chaves, op.cit., Cuentos de varias épocas, Madrid, 1885, 24-32.
18. Op.cit., cf. note 14.
19. Historietas nacionales, op.cit., Guadix, 1859 ; O.C. Madrid, Fax, 1954, 111.
20. Dans le titre même, le terme "paso" est signifiant ; il raccorde le présent au passé chevaleresque de la Renaissance espagnole. Rap-pelons par ailleurs que le protagoniste de "El Afrancesado" se nomme García de Paredes et qu'il est descendant du personnage historique : *"Un abuelo mío, un García de Paredes, un bárbaro, un Samsón, un Hércules, un Milón de Crotona, mató doscientos franceses en un día... - Creo que fue en Italia"* op.cit., O.C. Madrid, Fax, 1954, 113.
21. M. Ferrer y Lalana, "Las dos rivales", Blanco y Negro, 1895, N° 209.
22. Not. "De Antaño a Hogaño", op.cit., le héros y déploie un esprit inventif ; ses ruses et ses aventures font resurgir dans le récit la veine picaresque.
23. Juan José Lozano, "De Antaño a Hogaño", op.cit.
24. M. Ferrer y Lalana, "Las dos rivales", op.cit.
25. L'oeuvre conte une anecdote tragique qu'Alarcón situe pendant la Guerre d'Indépendance en Espagne. L'auteur vise surtout l'exemplari-té en traitant le thème du soldat assassin, cruel, détrousseur de sa victime et qui est puni de son forfait par la famille même de ladite victime rencontrée au hasard de la guerre. - Alexander M. Krappé traite de la question des sources étrangères de ce récit. Hispanic Review, 1943, XI, 72-76.
26. Not., "El Afrancesado", P.A. de Alarcón, op.cit.
27. Op.cit., note 14.
28. Op.cit., note 4.
29. Cf. "Las borlitas de mina", Lecturas recreativas, 6e édition, 1896. Coloma insiste sur le fond de cruauté sanguinaire de Mina dont il ne nie pas l'héroïsme, mais il l'accuse d'être le responsable de l'exécution de la mère de Cabrera, justifiant dans une note son affirmation qu'il conclut en ces termes : *"Mina es, por tanto, el verdadero responsable de este bárbaro atentado, que manchará siempre su memoria"* A cette époque, le Général Espoz y Mina était capi-taine général de Catalogne. Nous n'entrons pas ici dans le débat et nous nous contenterons de rappeler le militantisme carliste du Père Coloma.

30. "El Carbonero Alcalde", op.cit., O.C. Madrid, Fax, 1954, 106.
31. Op.cit., note 7.
32. Op.cit., note 1.
33. Op.cit., Crónicas alegres, Madrid, 1901, in Costumbristas españoles de los siglos XIX y XX, Madrid, Aguilar, T.II, 902-904. Dans le même esprit, le conte de José de Roure "Nuestra independencia", Blanco y Negro, N° 887, 2, 1908.

.
.

